

PREMIÈRE PARTIE : CHIMÈRE D'EMPIRE

CHAPITRE PREMIER *Où certaines anguilles sont parfois de noir vêtues...*

Tandis que Manelli se tournait et se retournait dans son lit, ses rêves peuplés d'aéroglistes et d'embuscades, la moto que lui et ses collègues recherchaient tant filait *incognito* à travers la ville. Elle s'immobilisa dans une ruelle sombre et son pilote en descendit. Sans un bruit, une ombre se détacha du mur, se confondant avec la pénombre ambiante.

— Alors ?

— J'l'ai loupé... De peu, pourtant... Au dernier moment, il a bougé la tête... Mais, j'ai quand même réussi à l'toucher !

— Et c'est tout ?... Et... qu'est-ce que tu veux qu'ça m'foute, que tu l'ais just'touché, pauv'con !... Les gens qui nous payent n'envisagent pas l'échec !

— On s'énerv'surtout pas !... J'remonte une embuscade et cette fois...

— « *Je r'monte une embuscade* » !... Pauv'mec !... À cause de tes conneries, il est sur ses gardes, maintenant !

— Pas d problème, j'vous dis ; ... il trouvera rien et la prochaine fois, j'l'aurai... J'ai rien laissé qui puiss'le mett'sur une piste.

— Ah, tu crois ça, toi ?... C'est un vrai chien d'chasse, ce mec-là ! Parce que dis-toi bien qu'il a pas gagné ses galons juste en gaulant des pickpockets dans les fêtes foraines... et il lui faudra pas longtemps pour retrouver ta trace, figure-toi !... T'auras jamais l'temps d'monter quoi qu'ce soit, que tu s'ras d'jà en cabane, et nous avec, si ça s'trouve !... Parce qu'avec tes conneries, c'est toute l'organisation qu'tu mets en danger, là !...

Mouché, le tueur se tint coi pendant un court instant. Alors qu'il tentait d'esquisser une réponse, son interlocuteur lui coupa sèchement la parole :

— Mais aujourd'hui, c'est ton jour de chance ; ... parce que j'ai une solution qui va plaire à tout le monde ; tu vas voir...

Dans le même temps, la silhouette sortit une arme de dessous son manteau. Le reflet d'une enseigne lumineuse sur le long silencieux fit clignoter une mèche blonde dépassant de dessous la capuche. Paniqué, le motard recula d'un pas, esquissant un dérisoire geste de défense.

— Hé ! Douc'ment mon gars ! Ça part tout seul, ces trucs-là ! La prochain'fois...

— Qui t'a dit qu'il devait y avoir une prochaine fois ? le coupa l'ombre.

Le bruit étouffé de deux détonations se perdit dans la rumeur de la ville. Bien que touché, le motard se jeta sur son agresseur. Les deux Humains roulèrent sur le sol boueux. Mais une autre silhouette surgit promptement des ténèbres et bondit sur le motard. Se saisissant de son casque, elle tourna d'un coup sec. Le malheureux s'affaissa comme une poupée de son.

Les deux meurtriers enfourchèrent alors la moto, qu'ils mirent en route le plus calmement du monde. Ses moteurs électriques ronronnant doucement, l'engin regagna l'avenue baignée de néons et s'évanouit dans le trafic.

Le lendemain, inconscient du second drame qui s'était joué dans la nuit, Lino se rendit très tôt au poste de la Stellaire. Il fallait en effet décider de la ligne à tenir lors de la conférence de presse consécutive aux événements de la veille.

Outre que l'exercice s'annonçait fort pénible, révéler leurs recherches sur l'évasion de Khaleen était évidemment hors de question. Aussi, Manelli et Aubergeon convoquèrent-t-il immédiatement le

lieutenant Novakovic, avec l'appui duquel ils s'accordèrent pour mettre en avant l'affaire du *Sleipnir*, dont la mystérieuse capsule n'avait toujours pas été retrouvée. Que la presse ronge donc cet os !

Enfin, ils montèrent sur l'estrade pour affronter la meute des journalistes. Lorsqu'aux éloges sur la conduite exemplaire du Sergent-Pilote Lakshmi Desmoulins, tuée dans l'exercice de ses fonctions, succédèrent les questions sur le pourquoi de l'attentat, Aubergeon et Manelli marchaient sur des œufs. Mais Novakovic joua son rôle à merveille, exposant ce qu'il pouvait révéler de son affaire, juste assez pour que les journalistes se précipitassent à ses basques dès la clôture du point presse.

Tandis que le lieutenant sanctuarien entraînait vers les marais ses médiatiques poursuivants, tous les effectifs disponibles de la police locale furent mobilisés pour retrouver la mystérieuse moto. Malgré cela, la première journée d'enquête ne se traduisit que par un manque navrant d'éléments concrets. Toutefois, le lendemain matin, un analyste parvint enfin à déterminer le modèle de l'engin à partir de ses traces de pneus. Une recherche dans les vidéos de surveillance révéla un véhicule de même type, quelques heures après la fusillade, avec deux personnes à bord, dans un quartier mal famé de Guangzhou.

Le ratissage en règle du voisinage permit en début d'après-midi de retrouver la moto, ou du moins ses pièces détachées prêtes à être revendues, dans un petit garage lié à un gang. Malheureusement, la piste s'arrêtait là. Les interrogatoires révélèrent seulement qu'un couple vêtu de noir était venu la déposer au petit matin. Les portraits robots établis par les policiers ne donnèrent aucun indice quant à une éventuelle exfiltration des deux tueurs supposés.

Cependant, tandis que les enquêteurs interrogeaient les bikers, ils ignoraient encore qu'une découverte décisive avait déjà été faite. Le matin même, un contrôleur de l'hygiène qui inspectait une boîte de nuit s'était vu confronté à une surprise inattendue. Le tenancier, visiblement mal à l'aise, avait tenté de l'empêcher d'accéder à sa chambre froide, dans laquelle il s'avéra qu'un motard anonyme, tout ce qu'il y a de plus décédé, prenait le frais.

Le cabaretier jura ses grands dieux d'avoir découvert le corps dans la ruelle devant son établissement, et avoir juste tenté de le conserver intact en attendant d'avertir les autorités, ce à quoi bien sûr, personne ne crût d'abord. Devant son insistance à maintenir sa version, un sergent de la police locale fut envoyé pour vérifier ses dires. Il découvrit bel et bien des indices de bagarre et des traces de pneu. Dès lors qu'il eut passé ce dernier indice dans la base de données, il appela *illico* le capitaine Aubergeon.

À peine quinze minutes plus tard, ce dernier, accompagné de Manelli, se tenait au milieu de la chambre froide, examinant la dépouille de celui qui la veille avait tenté de les tuer.

— Celui-ci a eu son compte, mon Commandant, il ne nous dira rien de plus !

— Qui peut le dire, Capitaine ?

Manelli arborait un petit sourire. Des cadavres beaucoup plus amochés que celui-ci lui avaient déjà fourni par le passé les clés de plus d'une affaire épineuse. Quant à Aubergeon, toujours agenouillé devant la dépouille de l'inconnu, il se massait pensivement le menton de la main gauche.

— Deux tirs à bout portant... Les deux balles ont pénétré, mais elles ont été ralenties par le kevlar de sa veste. Elles n'ont sans doute pas endommagé d'organe vital ; mais ça, c'est le légiste qui nous le dira... Pour ma part, c'est pas ça qui l'a tué ; c'est plutôt quelqu'un qui lui a proprement tordu le cou... peut-être par derrière même... Comme d'ailleurs pourraient en témoigner les traces de lutte retrouvées dans la ruelle...

— Et comme il n'était plus en vie à l'heure où la moto a été déposée chez les bikers... nous pouvons donc en déduire que notre arroseur aura été arrosé... A-t-on réussi à savoir de qui il s'agit ? s'enquit le Commandant.

— Oh pour ça, oui ! répondit Aubergeon en agitant l'écran qu'il tenait à la main. La Crim'l'a identifié tout de suite, j'ai son dossier, là... Fu-Ts'ang Long, dit « le Ninja ». C'est un tueur à gages qui a un casier écrit jusque dans les marges. Il a souvent été impliqué dans de nombreuses affaires, mais rien n'a jamais pu être prouvé de façon formelle.

— ...Contrairement à celle d'aujourd'hui !

— C'est certain, mon Commandant !... Ce qui est sûr aussi, c'est qu'un tueur qui est tué à son tour, c'est pour le moins... paradoxal, vous trouvez pas ? Peut-être un deuxième tueur... chargé d'éliminer le premier, une fois sa besogne accomplie ?

— Donc d'après vous, il pourrait s'agir d'un plan en deux échelons ? Ça ressemble beaucoup aux méthodes des Services Secrets, vous savez ?

— C'est possible... Moi, vous savez ; c'est que j'en sais des services secrets !...

À ce moment, un sergent poussa la porte et, après quelques mots avec le policier qui gardait l'accès de la chambre froide, se dirigea droit vers Manelli :

— Mon Commandant, je viens du Central... Comme vous me l'aviez dit, j'ai fouillé un peu plus les archives... Eh bien, j'ai trouvé quelque chose qui pourrait vous intéresser... Enfin, je pense... Voilà : de mon côté, j'ai trouvé quelque chose d'assez insolite... Enfin un détail... Je voulais vous en parler. C'est pour cela que je me suis permis de venir en personne...

— Au fait, Sergent, venez-en au fait ! le coupa le commandant.

— Oui, mon Commandant, excusez-moi, mon Commandant ! Il s'agit de l'affaire de l'évasion...

Interrompant du geste le sergent, Manelli héla Aubergeon. Les trois policiers quittèrent la pièce et gagnèrent le bureau du cabaretier, dont ils refermèrent soigneusement la porte. Manelli brancha le brouilleur de poche qui ne le quittait jamais.

— Alors, ce détail si important ? lança-t-il d'une voix où cette fois, l'impatience commençait à percer.

— C'est au sujet des deux évadés qui ont trouvé la mort... Eh bien, celui qui leur avait permis de se faire la belle, un dénommé Rocco Kurzak ; lui aussi avait été retrouvé mort quelques jours après... le cou rompu... Tout comme le vôtre, d'après ce que je viens d'apprendre... termina-t-il en indiquant du menton la direction de la chambre froide.

Manelli tressaillit :

— Rocco ?... Vous avez bien dit : Rocco ?

— Oui, mon Commandant !

— Vous êtes bien sûr de ce prénom ? insista Manelli, nerveux.

— Affirmatif, mon Commandant ! Je vous affiche le dossier, ajouta-t-il en sortant de sa poche son ordinateur, dont il déploya l'écran. Comme vous pouvez le voir, on y voit de nombreux séjours hors-planète. Kurzak s'était vanté de travailler à l'occasion pour des services secrets... mais sans avoir jamais dit lesquels... Sûrement les plus offrants, si vous voulez mon avis...

— Insolite, en effet... et très troublant... Deux morts, à sept ans d'intervalle, avec des modes opératoires très voisins, et semble-t-il en rapport tous les deux avec le pénitencier ! murmura Manelli, comme en se parlant à lui-même. Il fit quelques pas dans le bureau, pensif, puis s'adressa de nouveau au sergent, qui entre-temps s'était assis :

— Très bien, Sergent ; vous avez fait de l'excellent travail ; cet indice peut être capital ! Je veillerai personnellement à ce que cela figure dans vos états de service !

— Merci, mon Commandant ! répondit le sergent en se levant. Un instant, une expression triomphale parût sur son visage, puis par un effort de volonté, celui-ci reprit l'aspect impassible qui sied à un policier devant son supérieur.

Pendant que Lino parcourait le dossier, ses pensées vagabondaient largement au-delà des données affichées sur l'écran. Troublant, en effet. Si des Services Secrets de la Ligue ou de l'Alliance étaient en cause... Comment Mor-Oninka ne l'avait-il pas su ? Et d'ailleurs, rien ne prouvait qu'il n'était pas au courant. Et s'il l'était, jusqu'à quel point ? Pourtant, Mor-Oninka était depuis des années l'un des plus sûrs amis du Général Déméniev !

— Si c'est bien les Services Secrets, ils sont pas très imaginatifs ! lança le Capitaine d'un ton pince-sans-rire, qui eût pour effet de détendre l'atmosphère.

— Allons donc, Capitaine ! sourit Lino. Vous n'iriez pas jusqu'à supputer que les Services Secrets comprendraient dans leurs rangs des militaires bornés, quand même ?

— Pourtant, je suppute, mon Commandant ; je suppute ! répliqua Aubergeon.

Malgré cet échange teinté d'humour, la voix du Commandant n'était pas très assurée ; en présence de Déméniev, c'était lui qui lançait les vannes, mais ici, tout était différent. Sans vouloir se l'avouer, il tentait encore d'éloigner les soupçons insupportables qui tournaient en boucle dans son esprit. Il reprit, cette fois sur un ton plus sérieux :

— Bon, eh bien, Capitaine !... Quand vous aurez fini de supputer, je veux que toutes les voies de communications soient bouclées immédiatement à partir de cette planète !

Il sortit du bureau, suivi d'Aubergeon et du sergent qui avait précipitamment replié l'écran de son portable. Réclamant le silence, il parcourut du regard la dizaine de policiers qui se tenait devant lui. Au bout de quelques instants, il ordonna, en détachant bien chaque mot :

— Je veux savoir ; très ; précisément ; qui part d'ici ; pourquoi il part ; comment il part ; et avec qui, si le cas se présente !... Prévenez-moi au moindre signe rappelant notre mystérieux couple de tueurs ; et rappelez-vous bien : ils ont participé ; à la mort ; d'un flic !

Répondant à son ton impératif, Aubergeon se mit au garde à vous, suivi avec plus ou moins d'empressement par l'ensemble des policiers présents.

— À vos ordres, mon Commandant !

Il fallut cependant plus d'une journée pour retrouver la trace des deux fugitifs. Il s'avéra que, par suite d'une interprétation un peu trop stricte, l'avis de recherche n'avait été relayé qu'aux agents en charge des départs extra-planétaires, excluant ceux des compagnies limitées aux transports intérieurs. Ce ne fut donc que quelques heures après avoir aperçu les suspects qu'Élodie Hmong, hôtesse d'embarquement, eût vent de l'affaire par une collègue et amie travaillant sur les départs vers l'espace.

Le temps que l'information parvienne à Aubergeon, leurs suspects se trouvaient déjà de l'autre côté de la planète et peut-être avaient-ils eu le temps d'embarquer sur un astronef, si quitter Mir faisait partie de leur plan.

Lors de sa déposition, Mademoiselle Hmong témoigna avoir reconnu sur les portraits-robots un couple d'apparence anodine, mais qui lui avait fait forte impression le veille. Les deux voyageurs s'étaient présentés à l'aérogare privée de la compagnie avec des billets à destination de l'Océanie de Wellington, située dans l'hémisphère sud.

— Bonjour Madame, bonjour Monsieur ! Vos passeports, s'il vous plaît ! avait demandé l'hôtesse, comme à l'accoutumé.

— Bonjour ! Tenez ! Prenez-en soin, nous n'avons que ceux-là ! avait alors lancé l'homme en lui tendant négligemment les documents, une pointe de mépris perçant dans son ton subtilement ironique.

— Ne vous inquiétez pas ! Ce ne sera pas long, ils ne risquent pas grand-chose !

Bien qu'elle fût rodée à toutes les attitudes des passagers, sa tentative d'humour en réponse à la pique n'avait déridé ni l'homme, ni la femme qui l'accompagnait, n'aboutissant qu'à établir un silence pesant. Il lui sembla plus tard que son interlocuteur n'avait fait que la provoquer pour la sentir à sa merci, sachant fort bien qu'elle ne pourrait lui répondre qu'avec toute la politesse requise par son poste.

Heureusement, leurs documents étaient en règle. Elle les leur avait rendus avec un peu plus d'empressement que nécessaire, impatiente d'être débarrassée de ces clients, dont l'attitude la mettait mal à l'aise.

— Bon ! Eh bien... Madame, Monsieur, je vous souhaite un bon voyage !

Quelques instants plus tard, le couple franchissait la porte sans lui avoir répondu et s'engageait sur le terrain, vers le vol régulier à destination de l'archipel des Hatteras. Quant à Élodie, attrapant le respirateur suspendu à son bureau, elle avait aspiré une large goulée d'oxygène, chose que, mirienne de naissance, elle ne faisait qu'en des circonstances très exceptionnelles.

Reprenant son souffle, elle avait suivi du regard les silhouettes noires durant quelques secondes. Sous leurs dehors de simples cadres hautains, ces deux-là exsudaient une aura de menace qu'elle ne pouvait expliquer. Se secouant, elle s'était retournée vers son comptoir, devant lequel une petite dizaine de passagers attendait encore. Elle devait plus tard confesser aux policiers avoir eu une pensée pour eux, les plaignant *in petto* de devoir voyager avec le couple en noir.

Prémédité ou non, le choix de l'immense Territoire Maritime de Wellington était des plus judicieux. Le groupe de petits atolls pseudo-coralliens connue sous le nom très terrien de Hatteras servait de capitale à cette océanie paradisiaque, dont les paysages de rêve figuraient en première place sur les brochures incitant les touristes aisés de tout l'espace Humain à venir passer vacances et retraite sur Mir. Une myriade d'avions, de glisseurs et de bateaux, la plupart opérés par des indépendants, desservaient des centaines d'îles, d'atolls et d'archipels éparpillés aux alentours : une véritable terre de cocagne pour qui rêvait de s'évanouir dans la nature !

S'il n'y avait pas de poste de la Stellaire sur Hatteras, la police locale était pléthorique, eu égard aux arnaques en tous genres qu'alimentait la masse fluctuante et vulnérable des touristes et des retraités. Elle avait certes reçu l'avis de recherche, mais seules les quelques unités affectées à l'astroport y avaient prêté attention, jusqu'à ce qu'il soit connu que le couple avait débarqué sur l'archipel sans être inquiété.

Dès lors que la rumeur eut ébruité la nouvelle, toutes les brigades furent mises sur le pied de guerre, avec la double motivation de résoudre un attentat contre des collègues, fussent-ils de la Stellaire, et de redorer le blason de la Police Îlienne, qui n'avait pu empêcher de tels criminels de pénétrer sur son

territoire. Des centaines d'yeux sur tous les atolls fouillèrent les villes, les forêts et surtout les embarcadères, à la recherche des assassins présumés.

Il fallût cependant cinq jours pleins pour qu'un pilote, de retour d'un voyage au sud-ouest, au cours duquel il avait déposé plusieurs passagers, avoue qu'il avait laissé le couple sur l'Îlot de la Fruitière, un atoll isolé qui supportait un hôtel de luxe et une piste d'atterrissage privée. Il ne fut pas difficile, dès lors, de remonter à un petit caboteur intersystèmes, le **Fier Dandy**, une *Caravelle* qui portait de petites cargaisons et quelques passagers de planète en station.

L'appareil avait officiellement fait trois escales sur Mir et son trajet survolait La Fruitière, mais le cargo était resté à basse altitude, sous la couverture radar des autorités. Le contrôle du trafic local étant délégué au propriétaire de chaque île et la Fruitière ayant une réputation de discrétion à tenir, il fallut encore quelques heures pour que, sur commission rogatoire, les vidéos de la piste soient examinées. Il n'y eût dès lors plus aucun doute sur l'embarquement des deux assassins.

Le **Fier Dandy** avait décollé de Mir la veille, après sa dernière escale et, conformément à son plan de vol, se dirigeait vers le point de saut de Tripoint. N'ayant aucune obligation de déclarer aux autorités planétaires le reste de son trajet, il s'en était bien gardé. De Tripoint, il pouvait rejoindre les Hoshi no Hekka par Hermès ou bien New Earth en deux sauts s'il gagnait l'espace Central. La piste de ceux qu'Aubergeon nommait désormais « les tueurs de second échelon » était bel et bien perdue.